

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Pendant que les belles dames, semblables aux gentilles hirondelles, courent les grands chemins, pour prendre leurs ébats à la mer ou à la campagne, — oubliant le passé, contentes du présent, sans souci de l'avenir (de leurs toilettes, s'entend), — nous autres Parisiens, nous travaillons pour elles : nous songeons aux surprises qu'il faut leur ménager pour le retour.

Hélas ! ces jolies voyageuses ne se doutent pas de nos peines et peut-être ne nous en sauront-elles pas gré ! Ce que nous offrons n'est pas toujours admis, et la Nouveauté a beau se présenter avec ses charmes fraîchement éclos, elle n'est nullement assurée de plaire. La Mode souveraine — au nom de qui nous parlons — n'est plus la maîtresse absolue aujourd'hui ! On a changé de régime : l'Empire de la Mode a fait place à la République des Modes, et le Pouvoir exécutif est représenté par la Fantaisie !

Tout cela explique suffisamment ma perplexité. J'ai visité de grandes maisons de modes, de couture et de lingerie, afin de pénétrer les secrets de l'avenir : toutes sont en pleine activité, et déjà l'on prépare les éléments de succès pour la saison prochaine, mais je ne réponds de rien ! Dans tous les cas, soulevons un peu les voiles en commençant par les modistes.

Selon certaines probabilités, le chapeau subira d'importantes modifications ; faisant un violent retour sur lui-même, il deviendra vraiment un chapeau constitué, avec passe, calotte et bavolet. Témoin le *Pamèla*, que nous vous présentons, mesdames, aujourd'hui même, dans le présent numéro de ce journal, et que l'on devrait appeler le « Réactionnaire », tant il est opposé au genre des coiffures actuelles. C'est bien la forme de 1845, — si je ne me trompe, — avec son encadrement évasé et son tour de tête. Mais autres temps, autres mœurs : avec le goût moderne, le chapeau *Pamèla* sera singulièrement rajeuni. Les cheveux et la tête ne disparaîtront

plus en entier sous sa large envergure, comme dans le principe ; on portera le *Pamèla*, au contraire, un peu sur le sommet de la tête, et les cheveux, en *retour de Coblenz*, s'en échapperont à l'aise.

Cette reprise amène avec elle une nouvelle génération de chapeaux ; la *capote* fera sa réapparition, sans aucun doute. La mode des coulissés a si bien pris, depuis un an, qu'après en

avoir garni toutes nos toilettes, il n'y a pas de raisons pour les refuser à nos chapeaux ; et puis, il faut le dire, le genre chiffonné est toujours seyant au visage. Une capote de velours, doublée de satin et toute coulissée, constitue une charmante coiffure.

Le retour des brides nouées sous le menton sera une excellente chose pour la mauvaise saison ; — ce sera le meilleur remède à la plupart des névralgies. — Leur succès est donc assuré. Il en est question, du reste, depuis quelque temps déjà : on en a vu aux chapeaux *Directoire* dont, par parenthèse, la vogue est loin d'être passée, ce chapeau entrant complètement dans la réforme en question. Les barbes, tulle et dentelle, noires ou blanches, qu'on porte en ce moment, sont elles-mêmes un acheminement certain vers ce que j'annonce.

Je ne trouve rien de joli comme ce flot de tulle qui part du fond du chapeau derrière pour venir, en auréole vaporeuse, entourer le cou et se terminer en un large nœud sous le menton. La barbe en tulle de soie blanc nous

restera facultative pour les coiffures du soir, cela est certain.

Les étoffes un peu grossières continuent à être à l'ordre du jour pour le costume. La grande nouveauté s'appelle en ce moment *Knickerbocker* : c'est une ancienne connaissance pour les femmes dont les souvenirs peuvent se reporter à une dizaine d'années. Tissue extrêmement épais, à fond uni et rugueux, en toutes couleurs neutres, semé de pointillés saillants en laine



P. N° 220. — NOUVEAU MODÈLE DE FICHU.

(Voyez pour ce fichu notre gravure coloriée n° 1157 G, et sa description.)

de toutes nuances : voilà le *Knickerbocker*. C'est, avec le drap *routier*, la dernière expression du goût actuel. Avec ces étoffes, ce qui paraît un contre-sens, on met souvent des garnitures en plumes !

A ce propos, je dirai, en passant, que ce sont les plumes de coq qui l'emportent en élégance sur les autres.

Le damier, le madras et l'écoissais sont en pleine faveur pour le costume de voyage et d'excursion. Un modèle entre autres, pour les amateurs de simplicité : — Jupon en cachemire beige, ras-terre, entouré de trois volants froncés bordés en écoissais, le dernier monté par une coulisse formant tête. Polonaise à devants blouse en même étoffe ; col marin et revers ; pochette-aumonière, d'un seul côté, et sur tous les bords un biais écoissais. La jupe est relevée par trois boutons posés à la ceinture écoissaise derrière ; cette ceinture se boutonne à volonté devant. Boutons de fantaisie partout, et, pour compléter le costume, un gentil capulet bordé de même.

La vigogne et la cheviotte conservent leur cachet de bon aloi et ont, sur bien des étoffes, l'avantage de pouvoir servir presque en toute saison. Le drap brodé sera très employé pour le demi costume : tablier et veston. J'ai vu, en ce genre, de charmantes créations dont je reparlerai.

Il ne faut pas perdre de vue la question si importante de la LINGERIE : n'est-ce pas le côté de la toilette le plus soigné par les femmes vraiment élégantes ? Leur parure favorite consiste, pour le moment, en ruches de mousseline à bords festonnés en couleur, avec des cravates pareilles formant un joli nœud devant ; on y joint le mouchoir de poche assorti. Le feston est fort apprécié depuis quelque temps ; on en forme des garnitures pour n'importe quel objet de lingerie.

J'ai vu de délicieuses coiffures de chambre, moitié foulard, moitié mousseline festonnée ; rien de plus simple : d'une cravate La Vallière bleue, rose, lilas, etc., on forme deux nœuds négligés que l'on pose en pouff sur un fond de mousseline, et l'on entoure le tout de ruches festonnées. C'est sans prétention et tout à fait seyant.

Le bonnet de dame âgée est toujours le plus difficile à établir ; pour celui-là, il n'y a, pour ainsi dire, aucune mode. On fait la coiffure à l'air du visage, — c'est ce qu'il y a de mieux, — en tenant compte des dispositions générales de la mode. Les barbes de dentelle ou de mousseline font toujours bien, les ruches aussi.

Les dames d'un certain âge qui ont assez de cheveux pour porter une coiffure découverte se trouvent bien des mélanges de dentelles noires et blanches, plutôt épaisses que claires ; — pas de blondes. On en constitue, pour les soirées, de charmants *riens*, composés d'un pouff et d'une barbe flottante encadrant le visage, et qui s'épinglent sur les cheveux.

Quant aux fleurs, elles sont choisies entre les pensées, le géranium et la giroflée.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 220.

Polonaise en cachemire gris perle, garnie devant de larges brandebourgs en faille marron fixés à chaque extrémité par des boutons en os gris. Il y a sur le côté une pochette à revers marron, garnie de deux boutons. Le haut du corsage, ouvert en châle, est encadré d'une collerette et d'un fichu dont le bord se termine par une frange assortie ; les pointes très longues de ce fichu sont négligemment nouées sur la poitrine et retombent assez bas sur la jupe. — Chapeau en paille d'Italie à bords renversés, garni dessous et dessus de muguet. (Notre planche coloriée n° 1137, annexée au présent numéro, représente ce même costume vu de dos.)

G. N° 446.

1. Chapeau *Bordelais*, en paille marron. Les bords, renversés, sont doublés dessous en soie bleu pâle, puis garnis d'une branche de giroflée. Le dessus de la calotte est orné d'un large nœud marmotte, en foulard à carreaux bruns et bleu pâle, et de touffes de giroflées.

2. Col montant et évasé derrière, à coins rabattus devant, et nœud de cravate assorti ; le tout en mousseline blanche, brodée de pois et de pointillés noirs.

3. Parure en tulle noir perlé, composée d'une draperie qui entoure l'encolure et se termine sous un nœud, puis d'une sorte de pèlerine carrée dont les bords, dentelés et perlés, sont ornés, de distance en distance, de marguerites en perles.

4. Coiffure du matin, composée d'une barbe en broderie anglaise gracieusement chiffonnée et garnie de nœuds de ruban, placés sur le sommet. Une des extrémités de la barbe retombe sur le chignon avec un nœud de ruban.

5. Collerette en mousseline festonnée, composée d'une bande haute derrière, basse devant et ruchée à plis doubles. Cravate assortie en mousseline festonnée, nouée devant en un large nœud.

6. Chapeau *Bourbonnais* en paille grise. La calotte est entourée d'une draperie en faille grise, de deux tons camaïeu, formant un double nœud derrière ; ce nœud est fixé contre le bord, relevé par une branche d'églantines. Une touffe de fleurs semblables orne le devant du chapeau. En dessous, tour de tête en tulle ruché et fleurs assorties.

G. N° 447.

TOILETTE DE DEMI-DEUIL. — Cette toilette est en faille noire et foulard fond noir à semis de fleurettes blanches. — Jupon ras-terre en faille noire, entouré d'un volant froncé haut de 30 cent., surmonté d'un biais en foulard, dont les deux bords sont liserés de blanc. Polonaise en foulard, garnie sur tous ses bords d'un biais en faille noire encadré de liserés blancs, puis d'un volant en faille, plissé très fin. Le tablier de la polonaise, ouvert sur les côtés, est plissé, puis relevé et tendu au milieu de la ceinture, sur le pouff, où il reste fixé. La jupe derrière, après avoir formé un pouff très modéré, retombe naturellement. Les manches, plates, se terminent par un plissé en faille encadré de liserés blancs. — Veston *Figaro* sans manches, en foulard pareil à celui de la polonaise, de forme vague, garni sur tous ses bords de plissés et de biais en faille noire liserés de blanc. Les petites poches de côté sont ornées de même. — Lingerie en batiste ruchée.

Chapeau en paille de riz blanche, à larges bords légèrement relevés de côté. La calotte est comme recouverte de bouillonnés en tulle noir perlé, puis encadrée d'une dentelle perlée et ruchée ; le bord, relevé derrière, est garni de nœuds de velours, de muguet et de dentelle perlée.

Description de la planche coloriée n° 1137 C.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Jupon à traine peu sensible, en taffetas marron, entouré d'un volant de 30 cent., dont le bord inférieur est orné d'un petit volant de 12 cent. monté à tête ; un volant semblable à celui-ci surmonte le tout. Seconde jupe en cachemire gris-perle, courte et peu ample, parce qu'elle est très plate devant et des côtés et qu'elle n'est pas relevée derrière ; trois bandes de taffetas marron coupées en biais entourent le bas à distances égales l'une de l'autre, mesurées d'après la largeur des bandes.

Polonaise en cachemire semblable, avec devants princesse se terminant au bord de la garniture du jupon, ornés dans le bas par trois biais en taffetas marron, que des boutons gris fixent à chaque extrémité. Par derrière, le jupon, monté sur une ceinture indépendante du dos et placée sous celui-ci, forme pouff ; le bas est garni des mêmes biais de taffetas, retenus aux extrémités par des boutons gris. Le dos du corsage est coupé comme pour une basque postillon, mais celle-ci, au lieu d'être plissée, est taillée de façon à ce que le morceau du milieu forme une pointe ; puis les deux bords, coupés en carré, sont aplatis contre le corsage, et le tout est garni de bandes marron fixées par des boutons gris ; un revers carré garni de même, posé sous cette basque, à droite et à gauche, ajoute une grâce de plus à l'ensemble. Une collerette montante avec un fichu, tous deux en taffetas et frange assortie, encadrent le haut du corsage ; un nœud de ruban marron et la pointe du fichu s'écartent sur le dos d'une façon coquette. Lingerie ruchée en mousseline à bords festonnés.

Chapeau en paille d'Italie, forme *matelot* renversée, doublé dessous en faille noire, encadré d'une draperie noire, avec une guirlande de muguet fixée

devant par un nœud de faille noire qui traverse la calotte du chapeau pour se perdre sous un bord relevé.

2. Costume en toile bleue. Jupon garni de quatre volants de 15 cent. chacun, dont deux froncés et deux plissés, alternés; une bande plate coupe le dernier dans le haut pour en former la tête. Tablier *supplémentaire*, orné dans le bas de larges lacets blancs et d'une bande en broderie anglaise. Un large nœud de ceinture, en toile rayée bleue et blanche, fixe le *relevage* du tablier par derrière assez haut, remplaçant le pouff. Corsage en toile rayée bleue et blanche, avec une collerette Médicis en pareil, puis un plissé au bas des manches.

Chapeau de jardin, forme *cloche*, en paille de fantaisie, à brides de velours noir, garni d'une branche de cerises.

ECHOS DE LA MODE

On signale de toutes parts une éclosion considérable de robes de mousseline en même temps que l'abandon presque complet des garnitures, qu'on aura trouvées trop lourdes à porter par cet été exceptionnel. Faut-il en conclure qu'un vent de simplicité souffle sur le monde aristocratique? Nous croyons la *Vie parisienne* plus près de la vérité, lorsqu'elle incline à rendre responsable de ce mouvement de la mode la chaleur dont nous jouissons et qui transforme la France en un pays des tropiques.

Toujours est-il que, dans les castels de Touraine, les châteaux de Bretagne, les villas du midi, quand on quitte le peignoir blanc après le déjeuner, c'est pour passer des robes d'une mousseline fine et transparente, — cette mousseline anglaise qui fait si bien valoir la beauté blonde des misses, — à fond vert d'eau, bleu céleste, rose églantine, violette de Parme, blé, sur lequel fond courent de légers dessins blancs, où se détachent des bouquets de même teinte, mais d'un ton plus foncé. Comme les tissus transparents superposés produisent des effets affreux, les doubles jupes, les pouffs, les tabliers sont forcément supprimés.

Si l'on sort pour une visite ou une promenade, on jette sur ses épaules un fichu blanc croisé, garni de hautes valenciennes, ou un petit mantelet de dentelle noire, et l'on se coiffe d'un chapeau de paille de riz ou d'Italie, à larges bords, dont un des côtés est toujours relevé par une touffe de fleurs.

Les habits de cheval ont aussi subi une transformation à la campagne.

Pas possible d'admettre le drap léger ou tout autre tissu de laine, même aux heures matinales: on a donc adopté un coutil anglais très-fort, d'un beau gris. Cela habille bien, avec de la lingerie de batiste unie, des cravates cerise, vert émeraude ou bleu lapis, selon le teint.

Le chapeau classique, le chapeau du bois, trop lourd et trop fatigant, est remplacé, pour quelques mois, par une toque de paille grise fort simplement garnie d'un voile de gaze grise, enroulé autour des bords. Un nœud, de même couleur que la cravate, fixe les plis du voile du côté gauche.

En chemin de fer.

Un parfum délicieux, mais violent; une toilette de la grande faiseuse; un foulard bleu de ciel, chargé de nœuds de velours et de valenciennes; les cheveux à la comte d'Artois; un chapeau de paille rond, avec turban blanc en gaze en dessous; longue écharpe flottante et touffe de roses-thé; un éventail à la ceinture, pendu à une châtelaine mêlée de turquoises; des boucles d'oreilles de fantaisie, très-chères; des bracelets à peine cachés sous la dentelle des manches; un miroir d'or qu'on entr'ouvre pour y jeter un coup d'œil...

C'est une actrice.

Une robe de batiste grise, à plissés; un chapeau de faneuse en grosse paille, velours noir, et cravate de batiste grise, à bouts de valenciennes, autour de la calotte; un médaillon anglais, avec le chiffre en or mat, suspendu au cou par un velours noir; un éventail noir, attaché à une chaîne de chien en argent oxidé; des gants de Saxe très-longs et très-grands; des souliers de laitière, à boucles d'acier, sur des bas de soie gris unis; une ombrelle-canne noire; un parfum vague, à peine indiqué, impossible à définir; un très-léger nuage de poudre de riz sous le voile. Pas un bijou; une seule bague: une grosse perle, la bague des fiançailles, qu'on ne quitte pas plus que l'alliance, faisant bosse sous le gant; un ruban anglais à la main...

C'est une femme du monde, et du meilleur. A celle-là, on ne parle pas; mais on lui offre la main pour descendre, et elle l'accepte tranquillement, sans étonnement et sans embarras, en remerciant d'un léger signe de tête; puis elle disparaît dans sa victoria.

V. P.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Au commencement de ce siècle, la vraie, la grande littérature, était fort peu connue et très peu prise. Ainsi, beaucoup de gens ignoraient alors qu'il eût jamais vécu un homme de génie ayant nom Shakspeare, et très peu de ceux qui savaient son nom connaissaient ses œuvres.

Le goût de l'époque tendait aux choses légères; on avait bien trop de préoccupations graves, avec ces guerres incessantes qui nous moissonnaient nos maris, nos fils, nos amis, pour ne pas se distraire un peu l'esprit quand le cœur était un moment au repos. Or, Shakspeare est trop noir pour qu'on voulût le charger de remplir ces intermèdes; d'autant plus que presque tout le monde alors ignorait l'anglais!

D'ailleurs, on n'aimait pas du tout l'Angleterre à cette époque-là. Non qu'on eût pour elle une de ces haines profondes et justifiées comme aujourd'hui la France en porte une en son cœur pour la Prusse; mais l'empire premier, lui faisant la guerre, entretenait adroitement par ses journaux une animosité constante contre cette nation; enfin, quand Napoléon fut emmené à Sainte-Hélène par les Anglais, le chauvinisme aidant à pleurer celui qu'on avait d'abord appelé *l'ogre de Corse*, et qui tout à coup était passé héros, du moment où il fut prisonnier et malheureux, on jeta tout sur l'Angleterre, qui devint ainsi pour nous le bouc émissaire de nos malheurs.

Mais lorsque Napoléon fut mort et enterré, et que nos relations furent devenues meilleures avec nos voisins d'outre-Manche, un homme de grand talent, Alfred de Vigny, osa faire escalader par *Othello* la citadelle du Théâtre-Français, et y arborer le drapeau de l'art aux armoiries du poète anglais.

C'était en 1828, dans un moment où la politique s'était assoupie. La trêve d'un ministère modéré ne laissant plus à la passion guerroyante qui fait le fond de notre caractère français que le champ de la littérature, on s'y porta avec fureur: partout combat intellectuel, émeutes littéraires, soirées tapageuses au théâtre, où le public parisien parut s'exercer aux journées néfastes qui suivirent, hélas! celles-ci.

Cette tentative d'Alfred de Vigny souleva de bien fortes tempêtes. Le croirait-on! ce qui lui fut le plus reproché, dans cette pièce qu'il venait de franciser, fut de n'avoir pas supprimé la scène du mouchoir... Un mouchoir était encore, en ce temps-là, un objet aussi *shoking* chez nous que certain vêtement pour les Anglaises. Comme preuve du fait, je veux vous citer ce qu'Alfred de Vigny écrivait à cette occasion.

« Il est vraiment curieux de voir comment la muse française, ou Melpomène, se butte facilement contre certaines choses ; ainsi elle a été plus de quatre-vingt-dix ans avant de se décider à dire tout haut : un mouchoir, elle qui disait très franchement une foule de mots dignes des pilliers des halles. Voici, à ce sujet, les degrés par lesquels elle a passé avec une pruderie et un embarras fort plaisants :

» Dans l'année 1733, Melpomène, lors de l'hyménée d'une vertueuse dame turque qui avait un faux air de famille avec Desdemona, eut besoin de son mouchoir ; mais n'osant jamais le tirer de sa poche sous sa jupe à panier, elle prit un petit billet pour s'en servir à la place.

» En l'année 1796, une autre prêtresse de Melpomène, atteinte du même besoin de se servir d'un mouchoir, fut sur le point de prendre cette liberté ; mais, soit qu'au temps du Directoire exécutif il fût trop hardi de pousser la licence jusque-là, soit au contraire qu'il fallût alors plus de luxe même dans ces détails si humbles, elle détacha de son front un bandeau brodé de perles et lui donna le même rôle à jouer qu'au précédent billet.

» En 1820, la tragédie française ayant renoncé à son titre de Melpomène et ayant encore affaire d'un mouchoir pour le testament de Marie-Stuart, mademoiselle Duchesnois s'enhardit au point de prendre le mouchoir lui-même à sa main ; seulement elle n'osa point l'appeler par son nom : elle le nomma timidement *léger tissu* ; mais, c'est égal, c'était un grand pas de fait.

» Enfin, en 1829, grâce à Shakspeare, on a dit sur la scène le grand mot, à l'épouvante et à l'évanouissement des faibles, qui jetèrent ce jour-là des cris longs et douloureux, mais à la satisfaction du public qui, en grande majorité, a coutume d'appeler un chat un chat, et un mouchoir un mouchoir. Donc le mot a fait son entrée ; ridicule triomphe ! Nous faudra-t-il toujours un siècle par mot vrai introduit sur la scène ? »

Que penserait aujourd'hui Alfred de Vigny, s'il revenait en ce monde, quand il entendrait tout ce qui se dit sur notre scène française ? Ne trouverait-il pas que nous sommes allés un peu trop loin dans la réaction ?...

Mais, pour rester encore un peu sur le chapitre du mouchoir, il est bon de dire que ce n'est que depuis peu de temps que cet objet, aussi modeste qu'indispensable, a pu se permettre de jouer ouvertement un rôle dans la toilette des femmes. Ainsi, autrefois, on le cachait au fond de sa poche ou de son sac, et l'on aurait cru manquer à toute convenance en s'en servant ostensiblement devant le monde. Ce ne fut qu'au commencement de ce siècle que, l'impératrice Joséphine lui ayant donné ses grandes entrées à la cour, il fut accueilli partout.

Joséphine avait des dents fort laides, et comme, à cette époque, on n'avait pas encore inventé, perfectionné ces dents d'occasion qui permettent à tous les rateliers de rester fleuris jusqu'à la mort, elle imagina de faire garnir de dentelles de petits mouchoirs fort jolis, qu'elle portait très gracieusement à ses lèvres comme pour se jouer, mais qui dissimulaient le mieux possible l'infirmité dont elle souffrait beaucoup au physique et au moral.

On comprend que, pour plaire à la souveraine, toutes les dames qui l'entouraient s'empressèrent alors d'arborer le petit mouchoir coquet, qui prit rang de ce jour dans la toilette des femmes ; si bien qu'aujourd'hui le luxe en est poussé aussi loin que pour les robes et qu'on ne sait point où il s'arrêtera. Ne me disait-on pas qu'on en avait vu un brodé avec des perles fines !...

Mais revenons à la tentative d'Alfred de Vigny, quand il chercha à naturaliser Shakspeare chez nous. La première représentation d'*Othello* fut orageuse, batailleuse même ; mais elle fut glorieuse pour lui, puisqu'une fois que le More fut entré dans la place, il en ouvrit toutes grandes les portes : car, en ré-

volution, quand le fait est décidément acquis, le droit n'est jamais bien loin. Aussi, en dépit de cette puissance surannée des écrivains réactionnaires, on sait tous ceux qui sont montés en triomphateurs sur nos scènes françaises, et le nombre en eût été plus grand encore peut-être, si, au milieu de ces tournois poétiques, la révolution de Juillet n'était pas survenue. Le bruit de son canon étouffa celui de ces feux d'artifice littéraires, et changea en luttes politiques ces poétiques controverses engagées sur une nuance ou sur un sujet dramatique, — feux d'artifice et controverses qui passionnaient tous les esprits alors et élevaient l'âme, au lieu de la rabaisser et de l'asservir comme le fait, hélas ! le positivisme aujourd'hui.

Comtesse DE BASSANVILLE.

LA VIE PARISIENNE

Pendant que le congrès de Bruxelles s'appête à discuter sérieusement jusqu'à quel point un corps d'armée aura le droit d'emballer, aux frais des propriétaires, les meubles des localités qu'il traverse, le *Charivari* rappelle un joli trait des beaux temps, trop éloignés de nous, où la sainte discipline commandait le respect des propriétés.

Dans cet ordre d'idées, le colonel allait si loin qu'il avait imposé à son régiment jusqu'au respect absolu des basses-cours.

Or, un jour, le colonel, en se promenant, à l'oreille frappée par un bruit guttural qu'il reconnaît aussitôt pour le dernier soupir d'une poule étranglée par une main expérimentée.

Il se retourne et aperçoit un vieux hussard en train de glisser le corps du délit dans sa sabredache.

— Hussard, s'écrie-t-il, avancez à l'ordre !

— Me voici, mon colonel, dit celui-ci en mettant une main à son colback et en appuyant l'autre sur la tête de sa victime.

— Pourquoi avez-vous tordu le cou à cette poule ?

— Mon colonel, elle m'a provoqué en me regardant d'un air insolent... Et quand il s'agit de faire respecter l'uniforme du régiment...

Le colonel se mord les lèvres pour réprimer un violent éclat de rire.

— Allons ! passe pour cette fois, mais n'y revenez plus !.. Hussard !

— Mon colonel...

— Désormais, quand vous rencontrerez des poules, je vous ordonne de baisser les yeux.

★

La semaine dernière a vu se dérouler devant un tribunal les griefs d'une mère et d'une fille.

La contestation avait pour base la revendication d'une somme d'argent.

La mère affirmait que cette somme devait lui revenir intégralement.

La fille soutenait que sa mère n'y avait aucun droit. Elle vociférait pour appuyer son dire, et s'animait par degrés. A la fin, elle eut un mot épique :

— Messieurs les juges, dit-elle, je mérite toute commisération ; ma mère n'a pas d'enfants, et moi j'en ai quatre.

★

Une dame qui n'est pas fort lettrée assistait, l'autre jour, au Théâtre-Français, à une représentation de *Cinna*.

Lorsqu'elle arrive, le spectacle était déjà commencé. Elle se

penche vers son cavalier pour lui demander qui est l'acteur en scène.

— C'est Auguste, répond à demi-voix celui-ci.

Et la dame avec intérêt :

— Auguste qui ?

*
*
*

Le Cirque, pour renouveler son programme, exhibe en ce moment deux patineurs à roulettes.

Et personne n'a donné, à ce propos, un souvenir au créateur dudit système, au brave homme que l'on vit si longtemps fonctionner sur la place de la Concorde.

Il a pourtant, à ce jeu-là, perdu d'abord son avoir, ensuite sa vie... Son avoir, car il s'est ruiné en fondant à Chaillot un gymnase des patineurs ; sa vie, car il est mort d'une fluxion de poitrine contractée dans l'exercice de ses fonctions.

On voit que, dans ce métier-là, tout ne va pas autant qu'on pourrait le croire sur des roulettes.

*
*
*

Un boursier heureux (pour le moment) a, pour le moment aussi, de volumineuses breloques, la mine fière et le verbe haut.

L'autre jour, comme on causait devant lui de la réorganisation de l'armée :

— Moi, s'écria-t-il avec un de ces enthousiasmes d'occasion sur lesquels un connaisseur ne prêterait pas deux pour cent, si la France était menacée, je volerais à la frontière.

Quelqu'un ajouta :

— Parbleu !... là ou ailleurs !...

A. Z.

FIACRES ET COCHERS

Pauvres fiacres, que de mal n'en a-t-on pas dit ! Mais ce n'est pas nous qui commettrons la faute de les dédaigner, et pour cause : tel est bien obligé, en effet, d'user de ce mode de locomotion, qui n'a pas l'agréable privilège de posséder ce qu'on appelle une voiture à soi.

Cela étant, il y a toute une étude à faire sur le choix d'un fiacre ; c'est une opération délicate à laquelle bien des gens procèdent avec une coupable légèreté.

Il ne suffit pas d'arriver à une station et d'ouvrir la première portière venue ; on s'expose alors à marcher le train d'enterrement.

Il faut d'abord, si l'on veut être mené à une vitesse raisonnable, examiner la robe du cheval : le bai brun foncé est la couleur qui présente le plus de garanties, l'alezan foncé n'est pas mauvais non plus, le rouan offre quelque sécurité ; mais le blanc, l'isabelle, le gris souris, et en général toutes les couleurs lavées sont d'un emploi désastreux. Il faut surtout repousser le cheval blanc. Oh ! le cheval blanc, ne le prendre à aucun prix, à moins qu'il n'ait dans la bouche un filet à quatre anneaux, ce qui indique un cheval difficile à conduire, mais au moins disposé à trotter.

Quant au cocher, il ne faut pas le prendre tout jeune, car on a toute espèce de chances pour qu'il mène mal et qu'il ne connaisse pas Paris ; il ne le faut pas non plus trop vieux : rien n'est plus terrible que le cocher blasé, désillusionné, qui considère le bourgeois comme un ennemi qu'il faut taquiner, qui affecte d'aller lentement et ne fouette de temps en temps son cheval qu'en s'imaginant qu'il tape sur la société.

Le cocher qui annonce de trente-cinq à quarante ans est le meilleur à prendre.

S'il y a un grand nombre de cochers grincheux, il est bon d'avouer aussi que le métier d'automédon n'est pas des plus réjouissants. La Compagnie des Petites-Voitures lui impose un maximum qu'il n'est pas toujours sûr d'atteindre, et qui souvent le cloue sur son siège, quelque temps qu'il fasse, pendant une grande partie de la nuit.

De plus, il y a certains attelages qui sont vraiment décourageants et avec lesquels il est bien difficile de faire recette. On voit des chevaux usés, épuisés, ayant à peine la force de se porter eux-mêmes ; la Compagnie n'entend pas pour cela leur accorder le repos.

Ce ne serait rien encore si la plupart de ces pauvres bêtes, condamnées aux courses forcées à perpétuité, étaient mieux nourries, et si on ne leur donnait une ration d'avoine tellement insuffisante que cela tombe presque sous l'application de la loi Grammont.

L. SPORT.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le chef-d'œuvre dramatique de Voltaire, *Zaïre*, qui n'avait pas été représenté depuis dix-huit ans, vient d'être l'objet d'une reprise éclatante et qui, en dépit de quelques faiblesses d'exécution, honore les artistes de la rue Richelieu.

Ce qui caractérise *Zaïre*, ce qui lui a valu son grand et légitime succès, c'est que l'auteur, voulant avant tout faire une œuvre de passion, n'y a point donné, comme dans ses autres ouvrages, la première place au développement de quelque thème philosophique. Il a tenu à se montrer poète dramatique, habile à faire parler l'amour, et c'est ainsi qu'il a intéressé à sa cause les belles pleureuses des premières loges.

Dans la reprise qui vient d'avoir lieu, le grand succès n'a point été pour l'épisode de la croisade, mais pour les côtés passionnés qui ont le don de faire couler de douces larmes. Les fureurs d'Orosmane, pour lesquelles M. Mounet-Sully a trouvé des notes éclatantes et de beaux élans, ont transporté le public d'enthousiasme. Les soupirs de *Zaïre*, ses accents amoureux où l'on retrouve l'harmonie sonore et gracieuse de la poésie racinienne, ont excité d'incessants bravos. Il faut dire que Mlle Sarah Bernhardt, — une des rares artistes du Théâtre-Français qui disent bien le vers, qui ne lui enlèvent jamais son rythme, sa mesure son harmonie, — a su aussi conserver à cette touchante figure sa grâce, son idéale délicatesse.

Quel piètre Nérestan, en revanche que M. Pierre Berton ! Mais cela même prouve en faveur de *Zaïre*, car nombre d'ouvrages ne résisteraient pas à une interprétation de ce genre. Combien, à la vérité, possèdent d'aussi admirables scènes de passion exaspérée que celles des derniers actes de *Zaïre*, toutes pleines de beaux vers, les plus beaux qui jamais aient jailli de la veine poétique de Voltaire !

GYMNASÉ. — Reprise d'*Héloïse Paranquet*, comédie en quatre actes, de M. Armand Durantin. On sait que le sujet de cette comédie repose sur une intéressante question de droit.

Donnée pour la première fois le 22 janvier 1866, après avoir été retouchée et mise au point par M. Alexandre Dumas fils, elle obtint alors un succès de curiosité, qui lui vaudra sans doute encore un nombre honorable de représentations. Puissent les chaleurs lui être légères !

HOP-PROG

PLANCHE G. N° 447. — DESCRIPTION, PAGE 398.



TOILETTE DE DEMI-DEUIL

Modèle de M^{me} Morison (rue d'Antin, n° 14).



A. Levy, imp. r. des Mathis, 66

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

1157°

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} Du Riez, Hermautime, r. Calvo, 8 - Modes de M^{me} Moreau-Didsbury, B^{is} des Capucines, 23.

Ceinture-Moyente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Anber, 12 - Lait Antiphlogistique de Candès & C^{ie}

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud And. Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.



PLANCHE G. N° 446. — DESCRIPTION, PAGE 392.



CHAPEAUX ET COIFFURES

Modèles de lingerie du magasin des Elégants (boulevard des Italiens, 5).

L'ÉPAVE

NOUVELLE

I

La Tremblade est un pauvre village de la Bretagne, perché, comme l'aire des oiseaux de proie, sur le flanc d'un rocher isolé au bord de l'Océan. Au-dessus s'allonge une grève aride et désolée, dont le sable rougeâtre ne laisse percer que çà et là de maigres touffes de genêts et quelques pins rabougris. Les habitants n'ont point de ressources à tirer de ce sol infécond, et malheureusement la mer est si perfide dans ces parages, l'écume qui bouillonne à sa surface cache tant de récifs et de bancs de sable, que les pauvres riverains se hasardent rarement à monter dans leurs barques de pêche, et les laissent quelques fois dormir à moitié enchâssées dans le sable pendant des mois entiers. Ces hommes, qui ont gardé les cruelles superstitions des temps druidiques, sont défiants, rudes, sauvages; ils vivent presque entièrement en dehors de la société, comme une caste maudite, et n'entretiennent de relations qu'avec un petit nombre de colporteurs juifs ou bohémiens, assez hardis pour gravir pendant les nuits orageuses leurs mauvais sentiers creusés dans le roc. Jamais une fille de la Tremblade ne s'est mariée hors du pays, et le pays, pour ces farouches parias, c'est à grève que le village domine comme une sentinelle immobile.

Le soir où commence ce récit, trois personnes se trouvaient réunies dans la salle commune d'une maison qui, vue du rivage, semblait collée au rocher comme une écaille d'huître, et toujours près de tomber dans la mer.

L'ameublement de cette salle était étrange. La nudité humide des murs était voilée par d'énormes pans de satin damassé, de cachemire bleu et de mérinos cramoisi, grossièrement retenus par des clous, et qui faisaient ressembler cette chambre misérable à une magnifique tente de guerre, dressée pour un général vainqueur sur la place d'une ville prise d'assaut et mise au pillage. Un sabre d'honneur, accroché en sautoir avec une longue pipe d'écume de mer, dénonçait un vieux soldat de la république dans le maître du logis, tandis que des filets, des rames et des crocs, groupés à l'angle de la cheminée, justifiaient de son métier actuel. Dans l'âtre pétillait un feu ardent, alimenté par un singulier mélange de débris de caisses, de tonneaux, et même de meubles en bois précieux; cette flamme réjouissait d'autant plus le regard, que l'on entendait la pluie grincer avec violence contre les carreaux de papier huilé qui servaient de vitres.

Le vieux soldat était nonchalamment couché dans un de ces fauteuils que la mode impériale avait idyllyquement nommés *bergères*. C'était un homme robuste, dont le visage naturellement jovial semblait avoir été ridé et plombé, moins par l'âge et les fatigues de la guerre que par de cruels chagrins, sourdement comprimés au fond du cœur. Un beau griffon, les pattes de devant appuyées sur les genoux de son maître, fixait sur lui ses yeux verts, dans l'attente d'une caresse; mais le vieillard restait absorbé, regardant avec une expression triste et inquiète tantôt sa femme qui tricotait silencieusement devant une table denoyer, à la lueur d'une petite lampe de fer, et tantôt sa fille Blanche agenouillée devant les tiroirs ouverts d'un bahut rustique.

C'était une enfant d'une rare beauté; seulement son visage était pâle de cette blancheur mate assez ordinaire aux recluses, pour qui la vie n'est qu'une prison ou un sépulcre anticipé. Le eu de ses douleurs secrètes jaillissait dans un regard doux et fier à la fois, mais dénué de cette transparence humide qui voile avec tant de grâce le regard des enfants et des jeunes filles. Le sourire indécis qui errait sur ses lèvres eût surtout

attesté, aux yeux d'un observateur, les ravages d'un ennui profond et désespéré. La jeune fille était simplement vêtue à la mode du pays: un corsage de velours noir emprisonnait sa taille fine, et une jupe de serge brune à larges plis cachait ses pieds mignons. Elle se tourna tout à coup vers le vieillard et lui dit timidement:

— Voici vos gants de peau de daim, mon père, mais je pense que vous ne vous en servirez point ce soir, et que vous ne comptez pas aller vous promener en mer par cet horrible temps?

Le père ne répondit pas, mais il cria avec humeur: — A bas Tom! à bas! — et repoussa rudement le pauvre chien, qui vint se réfugier en gémissant près de sa jeune maîtresse.

En effet, dit Marianne sans oser regarder son mari, le grain a augmenté. Il y aura ce soir un orage épouvantable.

— Un orage, Marianne! tant mieux! N'est-ce pas ce qu'il faut, Marianne? n'est-ce pas ce qu'il faut? s'écria le père en se levant et marchant à grands pas dans la chambre, comme si quelque pensée funeste eût égaré son esprit.

— Que dites-vous, mon père? demanda avec surprise la jeune fille.

— Rien! rien! fit brusquement le pauvre homme, qui avait oublié que Blanche entendait ses paroles insensées, et qui, sur un regard suppliant de sa femme, venait de se calmer. — Jedis que l'orage en mer est un beau spectacle.

— Un beau spectacle, grand Dieu! horrible plutôt, s'écria douloureusement Blanche, quand on pense à tous ces malheureux pour qui chaque coup de vent est un arrêt de mort, chaque vague une tombe; quand on pense aux pleurs de ceux qui les attendent et qui ne doivent plus les revoir... Mais souffrez-vous, mon père? vous êtes bien pâle.

— Mon rhumatisme ne tient pas à être oublié! Que veux-tu, Blanche! on ne couche pas impunément, le corps entortillé d'un manteau à jour, au fond d'un trou creusé dans la neige des steppes.

— Pauvre père! dit la jeune fille.

Un furieux coup de vent fit alors craquer la frêle charpente de la maison.

Blanche poussa un petit cri de frayeur.

— Au premier jour, murmura-t-elle, vous verrez qu'un orage jettera notre maison dans la mer comme un château de cartes. Oh! le vilain pays. Et puis il me semble toujours entendre des cris de détresse dans ces mugissements du vent.

— Enfant, tu devrais aller dormir, et l'orage passera comme un rêve pendant ton sommeil.

— Non! non! dit la jeune fille en secouant la tête avec une coquetterie mutine. — Je ne veux pas. Pourrai-je dormir en pensant à ceux qui souffrent! — reprit-elle d'une voix plus douce.

Et elle saisit les mains de son père dans les siennes par un geste de calinerie naïve.

— Pauvres gens! continua-t-elle, qui attendent la mort à tout instant, qui la voient venir dans les nuages noirs du ciel, dans l'éclair qui déchire ces nuages de sa raie de feu, dans le flot qui gronde et se gonfle comme une montagne autour du vaisseau, dans les écueils qui déchirent ses flancs. Oh! je prierai toute la nuit pour eux!

— Tu parles comme un livre, dit Ivon; mais tes prières ne les sauveront pas.

— Oh! vous autres hommes, vous avez des cœurs d'acier, reprit Blanche; vous regardez sans pâlir l'agonie de vos frères. Mais pensez donc, mon père, qu'il y a là des vieillards, des femmes, des enfants. Rien ne remuerait-il dans votre cœur, si vous saviez votre petite Blanche à bord au milieu de la tempête, et si vous l'aperceviez à la lueur d'un éclair, vous tendant les bras, vous appelant comme Dieu à son aide, tandis que des lames monstrueuses se briseraient contre le vaisseau?

— Mauvaise! dit Ivon en la pressant dans ses bras comme s'il eût craint qu'on ne voulût lui arracher sa fille. — Où vas-tu chercher de si tristes idées?

— Puis-je donc être gaie, bon père, au milieu de ces brouillards éternels, en face de cette mer houleuse? Le soleil lui-même devient blafard en s'égarant sur ce roc et sur ces bruyères. Puis les payzans de la contrée sont si méchants, si durs... Nous vivons ici comme des proscrits. Dernièrement encore, quand j'ai été entendre la messe du *recteur* de Kerkabec, tous les bancs sont restés vides autour de moi; on eût dit qu'une malédiction secrète pesait sur votre fille. Et pourtant qu'ai-je fait à tous ces gens qui semblent me mépriser et avoir horreur de moi? Oh! pourquoi ne quittons-nous pas la Tremblade?

— Pourquoi! pourquoi!.. Parce qu'ailleurs nous serions sans amis, sans ressources, s'écria Ivon avec un mouvement de rage. — La Tremblade, c'est mon pays après tout. Où est le temps où, nous autres vieux soldats, nous vivions sous l'Empereur? Peu importaient les blessures et les infirmités. Les victoires du petit caporal avaient le droit de se promener dans Paris en jambes de bois et en chapeaux tricorues. Mais après Waterloo, ç'a été fini pour les vieilles moustaches. On les a appelés les brigands de la Loire, entends-tu? les brigands d'Austerlitz et de Iéna! Mais bah! on nommait bien *l'autre l'ogre de Corse!* S'ils lui mettaient en ligne de compte, dans ses états de service, les tas de Russes et de Prussiens qu'il a démolis, le sobriquet était bien gagné. C'est alors qu'on nous a licenciés; c'est leur fureur de licencié, à ces nouveaux venus. Ils avaient licencié les trois couleurs, les tableaux du Louvre, la statue de l'empereur, la caisse publique et le pont d'Iéna. S'ils avaient pu licencié Wagram, Marengo, toutes nos batailles, ils l'eussent fait. Moi, je portais l'épaulette quand le duc de F..., le ministre de la guerre, me dit d'un air goguenard que j'étais licencié. Ma foi! ça me donna un coup de marteau sur la tête; la colère me grisa; je tirai mon sabre; le duc n'eut que le temps de tourner le dos et de fermer la porte sur lui; mon sabre traversa la porte. Tous les officiers présents, de vieux lapins du bon temps, m'entraînèrent et me poussèrent dans la rue. La chose fut assoupie, mais que devenir après cela?... On me conseilla d'aller en Egypte... mais j'étais marié. Ta mère serait morte, dans ce pays de crocodiles. Je suis revenu à la Tremblade, j'ai voulu mourir dans mon berceau.

— Et vous vous y trouvez heureux, mon père? dit Blanche en fixant son regard sur lui.

— Je m'y trouve heureux, répliqua Ivon en hésitant. — Je fais sauter sur mes genoux les fils de mes amis d'enfance; je leur apprends l'histoire de celui qui est à Sainte-Hélène. Mais il est tard, Blanche, il est tard, et je me sens fatigué.

— A demain donc, mon père.

— Oui, à demain; mais avant de nous séparer, buvons une goutte de ce vin qui raffermir le cœur les jours de tempête. Verse toi-même, Blanche.

La jeune fille ne parut pas surprise de cette proposition, et remplit en souriant son verre; mais au moment où elle allait y tremper ses lèvres roses, elle surprit, dans le miroir fêlé qui ornait la chambre, un singulier regard d'intelligence entre Pierre et Marianne. Alors un de ces mouvements vifs et instinctifs que rien n'explique éclaira son esprit d'un souvenir vague. Elle se rappela confusément avoir senti souvent sa tête s'alourdir quand le temps menaçait, et ne s'être réveillée que très-tard le lendemain d'horribles tempêtes dont le fracas n'avait pu troubler son sommeil. Elle crut deviner un mystère. Un soupçon passa dans son esprit, et elle rejeta adroitement le vin contenu dans le verre, comme si c'eût été un poison dangereux. Puis elle embrassa Ivon et Marianne et remonta dans sa chambre.

II

Lorsque Blanche entra dans sa chambre, le vent éteignit la flamme vacillante de la petite lampe de fer qu'elle tenait à la main. Elle avait oublié de fermer sa fenêtre, et le plancher était humide de gouttes de pluie. Elle resta un moment, immobile et troublée, sur le seuil, tressaillit en entendant comme des cris lointains et plaintifs s'élever de la mer, puis se dirigea résolument vers la fenêtre pour la fermer et tirer les rideaux. Mais en ce moment un éclair illumina d'une clarté blafarde et sinistre la chambre, le ciel et la mer irritée. La jeune fille ne put contempler sans émotion cet horizon noir, soudainement teint d'une pourpre sanglante et retombant aussitôt dans l'horreur des ténèbres. Prise par une de ces torpeurs inexplicables où nous plongeant les grands et mystérieux spectacles de la nature, et qui ne sont précisément ni de l'effroi ni de l'admiration, mais peut-être un mélange confus de ces deux sentiments, elle resta accoudée sur l'appui de la fenêtre, oubliant la pluie qui ruissellait sur son front et ses cheveux, et regardant ce ciel obscur sillonné par des éclairs.

Cependant la grève et le village restaient silencieux. Blanche finit par avoir peur de ce calme des hommes au milieu des convulsions d'une nature furieuse. Son exaltation tomba; elle sentit ses membres se glacer, et elle attribua à une erreur de son imagination les cris qu'elle avait cru entendre. Déjà sa fenêtre était fermée, déjà ses cheveux, que ne retenaient plus les dents d'écaïlle du peigne, s'éparpillaient en longues tresses sur ses épaules, quand le murmure de deux voix, au bas de l'escalier qui menait à sa chambre, la frappa d'étonnement. Elle s'approcha de la porte à pas furtifs et écouta.

— Es-tu sûre qu'elle soit endormie, Marianne? disait le pêcheur.

— Voilà bien une heure qu'elle nous a quittés, Ivon, et la potion agit au bout de dix minutes.

La potion! Ce mot épouvanta Blanche.

— Ils parlent de moi, pensa-t-elle; mais que peut signifier?..

— J'ai envie de monter, Marianne, dit Ivon.

Machinalement Blanche détacha les agrafes de son spence de velours.

— Folie! répliqua la mère; elle n'a qu'à se réveiller et à te voir ainsi équipé, la pauvre chère enfant en mourrait de peur. Puis ce seraient des explications à n'en plus finir; la nuit serait perdue.

— La nuit serait perdue, répéta distraitement Blanche, qui ne savait quel sens attacher à ces mystérieuses paroles.

— C'est donc bien mal ce que nous faisons là, reprit Ivon d'une voix sourde, puisqu'il faut nous cacher de notre enfant ou rougir devant elle?

— Il faut que notre Blanche vive heureuse, dit Marianne, qu'elle vive de nos veilles, de nos angoisses, et qu'elle ne sache jamais de combien de larmes nous payons son bonheur. Vienne pour nous la mort ou la maladie, quel serait son sort? Voudrais-tu la voir mendier sur les grandes routes son pain et celui de ses parents, supporter le froid, la faim, les outrages?

— Oh! tais-toi, Marianne, tais-toi! A tout prix j'amasserai à Blanche une dot, une fortune; mais avant d'aller à la grève, il faut que je voie dormir cette enfant. Cela me donnera du courage.

La jeune fille laissa tomber à ses pieds sa jupe de serge brune. Les marches de l'escalier gémissaient sous les pas lourds du pêcheur. Froide d'horreur, mais peut-être secrètement éprise du mystère que trahissait une si étrange conversation, Blanche n'eut que le temps de se glisser sous les blancs rideaux de son lit. Ivon et Marianne entrèrent. La tête calme de la jeune fille se détachait gracieusement sur l'oreiller, encadrée de

ses longs cheveux noirs; ses lèvres souriaient. Qui eût mis sa main sur son cœur l'eût senti battre avec violence, mais sa respiration était lente et douce.

— Qu'elle est donc belle ainsi! que son sommeil est paisible! dit Ivon à demi-voix. — Peut-être elle rêve de moi maintenant, elle me voit passer dans ses songes... et je vais... mais c'est pour elle, pour elle. Il le faut, n'est-ce pas, Marianne? Oh! misérable! misérable que je suis!

La mère pleurait.

— C'est une sainte, Ivon, lui dit-elle en se penchant sur le front de Blanche et en l'effleurant d'un baiser. — Elle priera pour nous. Elle nous réconciliera avec Dieu.

Ivon fit un effort de courage, et se frappant la tête avec une sorte de rage désespérée:

— Le temps se passe, et on nous attend, dit-il d'une voix rude.

En ce moment, un coup de canon expira sourdement dans le fracas des vagues qui fouettaient la base du rocher et se déroulaient sur la grève.

— As-tu entendu? demanda Ivon à sa femme avec l'accent d'une joie farouche. — On nous a dit vrai. *Le Trident* est en vue. Bonne aubaine! Prends la gaffe! Allume la lanterne, et chasse devant toi la vache et le mulet! Ah çà! le bruit n'a pas réveillé Blanche au moins?

Tous deux jetèrent un dernier regard sur la jeune fille.

Elle souriait toujours, à son rêve sans doute.

Ivon et Marianne s'éloignèrent.

Si le premier s'était retourné lorsqu'il fut à la porte de la chambre, il eût vu les paupières de la jolie curieuse se soulever légèrement, et un regard rapide interroger, à travers une frange de cils noirs, son costume de pêcheur. Mais Blanche referma aussitôt les yeux avec effroi en apercevant le caban rouge et les bras rouges de son père.

Un contrebandier d'Ouessant, qu'elle avait vu une fois ainsi vêtu et qui avait remarqué son aversion pour cette couleur, ne lui avait-il pas dit en ricanant:

— Le sang ne tache pas cet habit-là!

Le visage d'Ivon était voilé d'un crêpe noir: autre emblème sinistre.

A peine furent-ils sortis que Blanche se précipita hors du lit et colla son oreille à la porte. Elle entendit pendant quelques minutes le bruit de leurs pas, qu'ils faisaient légers, et des apprêts qu'ils terminaient silencieusement. Puis la porte d'entrée se referma. Blanche courut à la fenêtre et vit son père descendre, accompagné de Tom, le sentier taillé dans le roc qui conduisait à la grève. Suivait Marianne montée à dos de mulet. En voyant cette petite caravane se glisser ainsi sous la pluie et le vent, dans l'ombre épaisse du brouillard, et aller chercher la tempête, Blanche se demanda avec terreur quel horrible secret enveloppait donc sa famille, si calme, si monotone même jusqu'alors. Elle avait donc vécu des baisers de ses parents, sans savoir ce que sa vie pouvait coûter à leur cœur? mais aussi elle pouvait tout savoir cette nuit même: elle n'hésita pas.

Un second coup de canon résonna comme le râle d'un mourant. Blanche se couvrit d'une vieille mante qui lui servait dans ses courses du matin, lorsqu'elle allait chercher le varech flottant dont on engraisse les champs stériles du pays, et poussée par une irrésistible curiosité, elle sortit de la maison à son tour, et suivit de loin la marche de ses parents. Alors seulement elle chercha à s'expliquer leurs paroles étranges qui, sans qu'elle pût les comprendre, avaient glacé son âme d'une frayeur instinctive. Tout à coup elle poussa un petit cri de joie. Folle qu'elle était! comment ne pas avoir pensé à l'idée la plus simple, la plus noble, et qui expliquait le plus naturellement du monde les phrases entrecoupées, les sanglots comprimés de son père? Sans aucun doute, il était pilote côtier! il vivait de cette noble

et périlleuse profession; chaque jour il exposait sa vie, pour des inconnus, il est vrai, mais pour des inconnus qui allaient mourir. Pour lui le dévouement était un métier; et s'il tremblait, chaque nuit d'orage, en donnant à sa fille le baiser du soir, c'est qu'il allait, un instant après, soustraire une proie aux écueils de la crique de la Tremblade et que ce baiser pouvait être le dernier. Folle enfant! n'avait-elle pas vaguement soupçonné le bon Ivon? Alors elle le bénit; moins effrayée des dangers qu'il allait courir, elle voulut le suivre de ses prières et de son regard jusqu'au bord de la mer.

L'entreprise était difficile: ses pieds s'enfonçaient à chaque instant dans le sable. La grève est bien la sœur jumelle de la mer; elle a aussi ses vagues mouvantes, onduleuses, que le vent tasse d'un souffle en montagne ou creuse en abîme.

A chaque pas, Blanche voyait comme un sépulcre de sable ouvert devant elle, et déjà elle commençait à se repentir de sa tentative, lorsque tout à coup des clartés mystérieuses percèrent de loin en loin, comme des étoiles, le voile de brume qui couvrait la plage, sans que le silence fût troublé. Blanche se sentit aussitôt émue d'une crainte superstitieuse; elle se rappela les contes bizarres des veillées sur les spunkies, ces pâles démons des eaux qui se vengent si cruellement des mortels assez hardis pour venir épier le mystère de leurs fêtes nocturnes. Elle prit pour les rayons de leurs yeux sans paupières ces lueurs surnaturelles, isolées, immobiles, qui illuminaient la grève, et se glissa, éperdue, derrière des touffes de genêts et de hautes bruyères, croyant déjà sentir son épaule meurtrie de l'empreinte d'une main glacée. De là elle put voir, sans être vue, tous les détails d'une scène horrible qui demanderait le pinceau d'un grand peintre pour être comprise dans toute sa sauvage grandeur.

La grève s'anima soudainement; cette plage déserte qui dormait se réveilla peuplée d'une foule hideuse, comme, au coup de sifflet du machiniste, on voit se lever de leurs tombes violées les blanches nonnes de *Robert le Diable*. On avait entendu retentir le dernier coup de canon du vaisseau, signal d'agonie suprême qui conviait à la curée tous ces fils de la nuit. Les flammes bleuâtres coururent, se dispersèrent et finirent par se rapprocher du bouquet de genêts où Blanche se tenait cachée plus morte que vive.

Emmanuel GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES VELOCES

Lorsqu'en 1809 le capitaine Barclay parcourut à pied un millier de milles, dans l'espace de mille heures consécutives, tout le monde fut d'avis qu'il avait accompli, comme marcheur, un exploit qui tenait du miracle. La même tâche a été exécutée avec le plus grand succès, dans ces derniers temps, non plus par un homme, mais par une jeune fille du nom de Richard. Cette héroïne d'un nouveau genre a parcouru aussi mille milles, dont le terme était Stapleton, près de Bristol.

Le 18 mai, lorsque Mlle Richard se mit en marche, une demande fut adressée aux magistrats pour les prier d'intervenir; mais cette demande ne fut pas accueillie, et il fut répondu que, comme femme libre, elle avait le droit de marcher à son gré. On voit tout de suite que le fait ne se passait point en France, où « la garde qui veille », ainsi sollicitée, se fût certainement empressée d'exercer sa mission tutélaire et restrictive.

Hâtons-nous de dire qu'en entreprenant le voyage susdit, miss Richard a voulu accomplir non-seulement un exploit d'activité physique, mais encore un acte de dévouement filial; elle

ne s'y est décidée en effet que pour faciliter à son père le gain d'un pari de 50 livres sterling (1,250 francs).

Les paris qui avaient été engagés sur la course du capitaine Barclay étaient beaucoup plus considérables : ils s'élevaient à la somme de 100,000 livres sterling. M. Barclay, pour son compte, n'avait pas parié moins de 16,000 livres.

Il ne faudrait pas croire, du reste, que le capitaine Barclay et miss Richard aient été les seuls à exécuter de pareils tours de force. Quelque incroyable que le fait puisse paraître, ils ont réellement été surpassés par un homme du nom de Thomas Standers, de Salehurst, près des casernes de Ailverhill. Ce prodigieux marcheur parcourait, dans le mois de juillet 1811, pour un pari ridicule, 1,000 milles en autant d'heures consécutives, ne faisant jamais plus d'un mille à l'heure.

Notez que ledit Standers n'avait même pas pour lui les avantages de la jeunesse, car il était âgé de soixante-dix ans quand il engagea son pari. Si donc, en agissant ainsi, il n'a pas fait preuve d'un grand sens, il n'a pas moins démontré qu'il possédait une force physique extraordinaire.

A côté de ces phénomènes de la locomotion, il en est de plus étonnants encore sous le rapport de la rapidité. Ce sont de véritables véloces, dont le type se rencontre surtout chez les Hollandais, renommés de tout temps pour leur aptitude aux courses rapides et lointaines. Quelques-uns de leurs hauts faits sont certainement encore présents à la mémoire de beaucoup de ceux qui ont vu le commencement de ce siècle.

Il y a cinquante ans environ, — un de nos confrères le rappelait dernièrement dans le *Journal des Débats*, — vinrent d'Amsterdam ou de Rotterdam à Paris, et dans d'autres villes de France, des coureurs qui eurent la hardiesse de se mesurer, pour la vitesse de la marche, avec les meilleurs cavaliers.

C'était vers les dernières années de la Restauration. L'attrait des courses de chevaux était loin d'être, à cette époque, ce qu'il est de nos jours, et l'on se passionnait peu pour les rares sujets qui se lançaient sur le turf du Champ-de-Mars, mais les véloces excitèrent la curiosité publique, et l'on paria pour les coureurs hollandais, qui se signalaient par leurs prouesses.

Les affiches annonçaient que le coureur parcourrait à pied, en moins de temps que n'importe quel cheval, le trajet de Paris à Versailles, ou à Saint-Germain, ou à Saint-Denis, ou à la Croix-de-Berny. Le point de départ était aux Champs-Élysées le plus souvent.

La grande route de Versailles était envahie par des groupes de cavaliers, des véhicules de tout genre et de nombreux assistants. On voyait, quelques instants avant l'heure du départ, au Cours-la-Reine, plusieurs cavaliers qui avaient accepté le défi, et parmi eux l'homme vélocipède qui fumait tranquillement sa pipe.

Cet homme impatientait le public par son allure quiète et son maintien impassible. Il était vêtu d'une veste de couleur jaunâtre ; il était coiffé d'une toque et avait pour chaussures de larges sandales ; il était armé d'un fouet à manche court, et à sa boutonnière pendait un sifflet.

Le signal était donné. Coureur et cavaliers disparaissaient bientôt dans un nuage de poussière.

On demandera à quoi servaient le fouet et le sifflet ?

Le fouet servait à écarter et à faire fuir les chiens, et il y en avait beaucoup qui couraient après le vélocipède-homme et qui se fourraient dans ses jambes ; le sifflet était un avertissement, donné à tout individu pouvant gêner la course, de laisser la voie libre.

Quelques instants se passaient, puis la poussière se levait de nouveau : c'était le retour.

L'homme arrivait seul le plus souvent. Les cavaliers distancés se montraient plusieurs minutes après.

On comprend combien ce genre de spectacle avait d'attrait pour les Parisiens.

Pareil spectacle eut lieu à Lyon et à Marseille. Dans cette dernière ville, on en raffolait. Les courses à paris élevés avaient lieu entre Marseille et Aix : quatre ou cinq lieues environ. Toute la ville y allait.

Les coureurs hollandais étaient regardés comme des êtres autrement conformés que leurs semblables. On les eût volontiers soumis à l'autopsie, afin de constater que le cœur, les poumons et la rate étaient bien à leur place.

Le plus beau fait qu'on puisse mettre au compte d'un Hollandais dans ces derniers temps, au point de vue de rapidité de la marche, est d'avoir franchi à pied, en dix jours moins trois heures, le trajet d'Amsterdam à Paris. Dévorer 490 kilomètres à raison de 49 kilomètres par jour n'est certainement pas au pouvoir de toutes les jambes, encore moins de tous les estomacs !

Ch. DAVID.

SINGULIERS EFFETS DE LA FOUDRE

Ce sujet est tout à fait d'actualité, grâce aux nombreux orages de la saison, et nos lectrices liront sans doute avec intérêt les faits suivants, d'une authenticité absolue et acquis à la science par l'autorité des savants qui s'en sont faits garants.

Un jour de septembre 1825, la foudre tomba sur le brigantin *Il buon Serro*, qui était à l'ancre dans la baie d'Almuro, à l'entrée de l'Adriatique. Un matelot assis sur son coffre, au pied d'un mât, était occupé à repriser sa chemise. C'est ce malheureux que la foudre va saisir, attirée, qui sait ? par son aiguille. Il faut si peu de chose pour guider le tonnerre quand il semble incertain de la route qui lui reste à suivre ! Après avoir déshabillé le cadavre, on remarqua qu'il portait sur le dos une légère ligne noirâtre partant du cou et allant se terminer aux reins. Là se trouvait imprimée, en traits semblables à une espèce de tatouage, l'image du fer à cheval qui était cloué au mât du navire et qui, d'après une habitude superstitieuse des marins de l'archipel, servait à écarter les mauvais esprits du navire.

Un autre marin, foudroyé dans des circonstances analogues, portait sur la poitrine le nom de son bâtiment, marqué de la même manière.

Arago raconte, dans son *Traité du Tonnerre*, l'histoire d'un homme qui se trouvait près d'un arbre frappé par la foudre. Quoiqu'il eût eu grand'peur, comme il ne se sentait pas atteint, il se rassura promptement ; mais le soir, en se mettant au lit, il reconnut, à sa grande terreur, qu'il avait été marqué au sceau du tonnerre. La puissance incompréhensible avait dessiné sur sa peau un arbre avec toutes ses branches.

En 1796, le tonnerre tomba sur l'église de Lagny et atteignit le maître-autel, attiré sans doute par les ornements d'or et d'argent qui y étaient accumulés. En explorant le lieu du désastre, le desservant s'aperçut d'un phénomène aussi étonnant que ceux qui s'opéraient au sabbat des sorcières. L'évangile du jour était transporté sur la nappe du maître-autel, écrit à l'envers, comme la chose est recommandée dans les livres de magie noire, D'où provenait cette merveille ? Les versets dont le prêtre devait donner lecture étaient imprimés en caractères rouges, un peu conducteurs, sur un carton que l'explosion avait renversé sur la nappe. L'encre quitta le papier pour passer sur le lin, poussée par la force du courant.

Souvent on trouve le corps des victimes du tonnerre coloré de teintes très-vives ; ces tatouages offrent des variétés infinies de formes, de situations, de nuances. Certains auteurs ont observé des cicatrices colorées en bleu ; d'autres fois, elles sont teintes en noir ; un autre jour, elles sont d'un beau rouge ver-

millon. Ces signes étranges sont produits par une multitude de brûlures, de déchirures, de froissements combinés de mille manières.

Boyle, illustre chimiste qui vivait il y a environ deux siècles, décrit un accident qui semble, au premier abord, singulièrement contredire les idées que nous devons nous faire de la nature du verre. Deux grandes coupes de cristal, ciselées avec soin et enrichies de substances précieuses, étaient placées l'une à côté de l'autre sur une table somptueuse, faisant partie de l'ameublement d'une riche salle à manger. La foudre eut la fantaisie de venir visiter cette opulente demeure. On retrouva les verres à la place qu'ils occupaient avant l'explosion et l'on put croire au premier abord que la foudre les avait dédaignés. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir avec une vive surprise que l'un et l'autre avaient été soumis, sur place, à l'action du feu ardent qui les avait fondus sans les faire éclater ! L'un d'eux avait été si fortement déformé qu'il se tenait avec peine en équilibre sur sa base.

Etrange merveille ! direz-vous, si vous connaissez la délicatesse avec laquelle il faut traiter le verre pour changer sa forme sans le rompre. Par quel miracle ces deux vases ont-ils pu supporter sans la moindre précaution une chaleur qui aurait été dangereuse peut-être dans un four à réchauffer, puisqu'elle a été suffisante pour les fondre à l'air libre ? Comment ces vases sont-ils restés entiers après avoir résisté au passage de la foudre, qui est plus impatiente de contradiction que le plus volontaire sultan du monde, et qui fait voler en éclats tout ce qui ne lui livre pas sur l'heure un facile passage ?

Ces deux effets, qui paraissent également opposés aux notions admises, s'expliquent complètement l'un par l'autre.

Les deux vases avaient été fabriqués avec un cristal riche en plomb et, par conséquent, assez fortement conducteur ; ils ont donc eu très-légitimement le droit physique d'attirer la matière fulgurante qui passait dans le voisinage. Cependant ils n'étaient pas d'une conductibilité assez parfaite pour que le passage d'une masse notable de fluide pût avoir lieu sans dégager une quantité de chaleur suffisante pour les amollir. Remarquez que cette chaleur se développait dans l'intérieur même de la matière et ne venait pas du dehors, comme celle que nous produisons par nos procédés vulgaires. Les diverses molécules avaient été portées individuellement et au même instant à une température qui, quelque élevée qu'elle fût, était partout identique. Il en résulte qu'aucun défaut d'homogénéité dans la répartition de la chaleur n'avait pu produire de secousse de nature à rompre la cohésion de la matière.

Un verre, qui n'aurait pu contenir quelques gouttes d'eau chaude sans se briser, avait donc coulé comme de l'eau, sous l'influence de la foudre ! La puissance de l'agent de tant de miracles a donc été de changer la plus dure et la plus fragile de toutes les matières en substance malléable comme l'argile de nos sculpteurs.

M. D.

REVUE DES MAGASINS

La maison de M. CRÉPIN aîné (de Vidouville, Manche) a été fondée en 1856. C'est un vaste comptoir où l'on vend à peu près de tout : meubles et chaussures, chapellerie, bonneterie, soierie, lingerie, nouveautés ; instruments de travail, outillage complet, machines à coudre ; pianos, horlogerie, etc. L'enseigne de cette colossale entreprise porte pour titre : VENTE A CRÉDIT (11, 13 et 15 boulevard Ornano).

C'est particulièrement aux travailleurs chargés de famille, à toute personne enfin qui vit péniblement de son salaire, que l'œuvre vraiment philanthropique de M. Crépin aîné s'adresse.

Cette excellente institution, malgré tout le bien qu'elle a déjà produit,

n'est pas assez connue pour ce qui reste à faire. Jusqu'à la fondation de cette maison, on ne prêtait guère qu'à ceux qui possédaient déjà quelque chose, ou qui pouvaient du moins fournir une garantie matérielle. M. Crépin aîné n'exige rien de tout cela ; la probité reconnue de l'acheteur lui suffit.

Le mode d'opération est bien simple : en supposant qu'on ait acheté pour cent francs de marchandises, celles-ci sont livrées dès que la moitié du paiement est effectuée, c'est-à-dire cinquante francs ; pour le reste, on peut faire de petits remboursements partiels si l'on veut, et par semaine.

— Une des différences à établir entre la *ceinture Régente* et ses nombreuses imitatrices, c'est qu'elle n'est pas limitée de grandeur ; c'est, en d'autres termes, qu'elle est faite bien exclusivement pour chaque taille. Il est loin d'en être de même pour les divers corsets, d'apparence mignonne, que l'on trouve dans tous les magasins aujourd'hui et que tant de femmes achètent par économie. On a trois ou quatre grandeurs à choisir ; il est facile de voir par là combien on est mal servi ; est-il possible d'admettre qu'il n'y ait que quatre sortes de tailles de femmes ?

La *ceinture Régente*, quoique toujours coupée d'après les mêmes principes et préparée d'avance, n'est jamais terminée que lorsqu'elle a été modifiée sur la taille même de la personne qui doit la porter.

Ces données suffisent pour démontrer la supériorité du corset de Mmes de VERTUS sur tous les autres ; une femme sensée le comprendra sans peine. Elle admettra également qu'aucun autre corset ne fait mieux valoir la taille, dont celui-ci augmente les avantages ; de plus, elle appréciera la longue durée de la *ceinture Régente* proportionnellement aux autres, ce qui atténue sensiblement l'écart des prix.

Le modèle que l'on demande le plus aujourd'hui à Mmes de Vertus se rs (12, rue Auber) est en gros tulle très ferme. C'est le corset d'été par excellence ; d'une légèreté fort appréciable en cette saison, il ne perd aucune des sérieuses qualités qui en font le mérite.

SPÉCIALITÉS

De tous côtés on nous écrit que le *Rowland's Kalidor* est une excellente préparation, dont l'action hygiénique est des plus salutaire pour la peau, qu'elle entretient dans un état de beauté parfaite. On nous remercie, en termes très-flatteurs pour le produit anglais, des renseignements que nous en avons donnés.

Il est bien certain que, grâce à l'emploi journalier du *Rowland's Kalidor*, le teint le plus rebelle se transforme ; non seulement les boutons, rougeurs, taches de rousseur, etc., disparaissent, mais les coups de soleil, le hâle, sont remplacés, en fort peu de temps, par une teinte d'une blancheur rosée idéale.

C'est une bonne précaution à prendre, à la campagne, que d'avoir toujours avec soi un petit flacon de *Rowland's Kalidor*. Quelques gouttes de ce liquide régénérateur suffisent pour combattre le venin des piqûres d'insectes.

Dépôt dans toutes les pharmacies et chez tous les parfumeurs de France, outre la maison centrale : chez Mme Lamar, rue Saint-Denis, 152.

— Lorsqu'on s'est servi de la *crème Ninon*, on ne saurait prendre un autre cold-cream. Grâce à son heureuse influence, la peau la plus rebelle se transforme, acquiert une transparence et un éclat des plus séduisants. Les taches, les rougeurs, les boutons, les masques de grossesse, etc., tout cela disparaît, remplacé par le teint le plus pur et le plus diaphane.

La *poudre Figaro* complète l'effet de la *crème Ninon* ; d'une finesse étonnante, elle s'identifie à la peau d'une façon si complète, que celle-ci semble couverte de ce léger duvet qui est le signe de l'extrême jeunesse. L'emploi simultané de ces deux excellents produits est un sûr préservatif contre les atteintes de l'air, de quelque nature qu'elles soient : soleil brûlant, vent, brise de mer, etc.

L'air et l'eau, on doit le savoir, sont les deux grands ennemis de la peau ; et comme on ne peut les éviter, il faut du moins tâcher, par tous les moyens possibles, d'en atténuer les mauvais effets. Les corps gras sont reconnus nécessaires à l'entretien de la beauté de la peau ; ajoutez à cet enduit un soupçon de poudre bien fine, et vous aurez alors entouré la peau d'un rempart qui l'abritera suffisamment contre tout maléfice.

C'est à la *Tour de Nesle* (boulevard des Italiens, 3) que l'on trouve la *crème Ninon* et la *poudre Figaro*, et chez M. Gérin, rue Beaubourg, 43 (dépôt central).

M. D'A.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-Gérants.